

Par la mer on peut aller de Rome à Naples en 18 heures ; c'est le transport le plus court et le moins dispendieux. Le Courrier met 24 heures. On ne s'arrête que pour changer de chevaux ; et c'est le double prix de la diligence. La diligence met 36 à 40 heures, et souvent 48. Ainsi il y a pour tous les goûts. Je choisis le Courrier pour plusieurs raisons, d'abord parce que la mer m'a toujours été ennemie. Sur la Méditerranée comme sur l'Atlantique, j'ai toujours été bien malade ; Neptune a toujours dédaigné toutes mes suppliques et n'a jamais voulu m'admettre même au nombre de ses plus humbles Tritons. J'ai évité depuis, autant qu'il m'a été possible, d'avoir aucun démêlé quelconque avec cet Autocrate de l'empire des eaux. Le Courrier m'offrait ensuite d'autres avantages sur la Diligence, étant beaucoup plus rapide et ne présentant pas le désagrément d'un trop grand nombre de compagnons, tout en offrant le même intérêt, d'un voyage par terre, qui est beaucoup plus accidenté et donne plus occasion d'étudier un pays qu'un simple voyage par mer.

Je pris donc place dans ma chaise de poste, bien content de partir à la fin. Nous ne nous trouvâmes que deux, le courrier et moi. Ces "malle-postes" sont beaucoup plus petites que les diligences : ce sont toutefois des voitures très-fortes, et pesantes, portées sur quatre roues et ayant deux boîtes comme deux coffres, l'une en avant, l'autre en arrière, qui contiennent la malle et ne s'ouvrent que dans l'intérieur ; ces coffres sont toujours fermés à clef et le courrier seul peut y avoir accès. Le postillon, selon l'ancienne coutume, va à cheval en fredonnant ou en sifflant comme les cochers de tous les pays. Il était six heures et demie, quand nous partîmes. La lune brillait de ses plus beaux rayons sur un ciel d'Italie. C'est là surtout qu'elle paraît trôner et qu'on la voit avancer avec toute la majesté de la Reine des nuits.

Après avoir parcouru plusieurs des rues tortueuses et étroites de Rome, nous arrivâmes tout-à-coup au Colisée dont la structure squelettique, immense, m'effraya au premier coup-d'œil. Sa crête ébréchée par la main des hommes, plus encore que par celle du temps, était si élevée et couvrait un si large espace dans le ciel qu'il me semblait que quelque immense débris de la voûte céleste allait crouler sur nous, en passant.

Oh ! quel spectacle que le Colisée au clair de la lune ! Combien il vous dit de choses à l'imagination ! Combien il parle à votre foi ! Ces pilastres énormes, qui soutiennent cette construction gigantesque élevant jusqu'au Ciel depuis plus de 1800 ans sa tête orgueilleuse, que ni les hommes ni le temps n'ont pu abattre, sont des monuments dignes du peuple qui, par sa grandeur et ses prodiges, avait mérité d'être appelé le peuple Roi. Ces nombreux arceaux aux voûtes sombres et tristes dont l'entrée seule est éclairée par les rayons de la lune, vous effraient par la pensée que c'était là qu'étaient enfermés les martyrs et les bêtes féroces, et que peut-être vous allez entendre une plainte ou un rugissement, peut-être même les applaudissements d'une foule sauvage et barbare que le sang paraît enivrer de joie. Ce souvenir vous accable et vous épouvante et vous vous hâtez d'échapper à l'ombre de ce squelette, que ni les âges ni les sièges n'ont pu renverser.

Nous sortîmes par la porte San Giovanni, surnommée la *Regina*, pour regagner de là, la voie Appienne, ce chemin, tracé il y a deux mille ans, et rendu si célèbre par les courses triomphales des généraux de

la République et par la rixe sanglante entre Clodius et Milon.

A la porte St. Jean, il me fallut commencer l'exhibition de mon passe-port. Oh ! quelle plaie, Mesdames et Messieurs, que les passe-ports dans les vieux pays de l'Europe et surtout en Italie ! Non seulement à chaque frontière, ou même à chaque ville capitale, mais à chaque village ou bourgade, j'oserais presque dire à chaque guérite munie de l'impassive sentinelle, dans le même pays, sur le même territoire, dans la même juridiction civile ou militaire, avec le même courrier, et dans la même voiture, vous êtes obligés de faire viser, reviser et superviser votre feuille de route ; ce que vous jugez, sinon un enfantillage, au moins un abominable embarras ; et cela sans y compter les nombreux échecs à votre bourse : et toutes ces misères, pourquoi ? pour vous donner le droit de marcher et de respirer tranquillement sous la calotte du ciel, et de dépenser en liberté votre argent, dans ces heureux pays ! Les passe-ports me semblent un reste de féodalité, dont l'Angleterre seule, je crois, de tous les pays sur le vieux continent, a eu l'esprit de se débarrasser.

A peine avions nous passé la porte San Giovanni, que mon courrier commença la revue de ses armes. Il tira d'abord d'une cacheite un pistolet d'arçon dont il changea la capsule et examina s'il était bien chargé, puis il le remit à sa place ; il en tira un deuxième qui répondit aux mêmes investigations et qu'il remit aussi en sûreté, puis un troisième et un quatrième, ce qui finit par m'effrayer. Je commençais à me dire ; il faut donc qu'il y ait de grands dangers pour être aussi bien armé ; mais je n'avais pas fini, il tira du coffre de la malle, une épée qu'il accrocha audessus de sa tête, puis enfin une de ces petites carabines de husards qu'il mit à côté de lui ; enfin il s'assit au milieu d'un gros éclat de rire, en disant : *Qu'ils viennent maintenant, nous les arrangerons !* il tira en même temps de son habit un petit poignard, ceci, ajouta-t-il, *a déjà été un bon ami pour moi.*

En entendant tout cela, en voyant toutes ces précautions et ces préparatifs, je ne savais trop ce qui allait nous arriver ni même ce que nous pouvions avoir de dangers à craindre. Ces mots surtout : *Nous les arrangerons*, me revenaient sans cesse à l'esprit. Quand il s'agit de brigands et d'assassins, j'ai toujours crû d'avantage, d'être *arrangé* que je n'ai eu le désir de montrer comment je pourrais les *arranger*. Toutefois je l'avoue, je fis bonne contenance, au moins je crus que je faisais bonne contenance, ce qui n'empêcha pas un certain esroi de s'emparer de mon âme malgré moi, au milieu de cette campagne déserte qui nous environnait de toutes parts. A peine en effet êtes-vous sorti de Rome que vous tombez dans un silence et une solitude, aussi vaste, dit Chateaubriand, que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur ce sol. Surtout de ce côté de la voie Appienne, la campagne de Rome avec ses ondulations qui ressemblent aux vagues d'une mer solidifiée est d'une monotonie désespérante. Vous n'avez pour vous consoler de ces désappointements, que la pensée des souvenirs impérissables de la terre que vous foulez ; que la rencontre passagère de monuments célèbres ; que l'aspect imposant des longues lignes de ces Aqueducs, témoins de la puissance romaine, et monument de son génie persévérant. Mais, avec tout cela vous parcourez souvent des lieues entières sans rencontrer une seule habitation. Cet isolement joint à un clair de lune trop brillant pour la circonstance, était bien suffisant pour justifier quel-